

fermées aux vaines clameurs du monde, et j'entendrai, j'espère, l'harmonie sans fin des Cieux, — quand je mourrai.

Mon cœur sera bien mort d'avoir trop saigné. Oh ! qu'importe ! Celui que je cherchais, Celui qui m'a cherché, à force de souffrir, je l'aurai bien trouvé, — quand je mourrai !

Je n'ai connu le bonheur qu'en rêve ; j'ai souffert presque sans trêve. Je compte bien, au calice amer, avoir bu plus que ma part. Peu importe ! j'aurai bien fini de souffrir, je pense, — quand je mourrai.

Je n'emporterai rien des choses de la terre qu'un linceul de bure dans une boîte de sapin ; peu m'importe, si je suis riche de toutes mes douleurs, de toutes mes divines espérances, — quand je mourrai.

Autrefois, j'aurais aimé certain coin d'ombre, pour dormir où dorment les miens, auprès du vieux clocher. Mais, peu m'importe ! Je les retrouverai bien plus réellement, — quand je mourrai.

Ici ou là, d'autres m'attendent. Avec eux j'aurais aimé vivre longtemps ; avec eux je n'ai pu mourir, peu importe ! Dans la paix ils m'attendent : j'irai donc les rejoindre, — quand je mourrai.

Sur terre, péniblement, j'ai tracé mon sillon. Avec bien des pleurs, j'y ai versé un peu de bien. N'aurais-je pas manqué ma vie ? N'importe ! D'autres récolteront, — quand je mourrai.

En ces jours mauvais, on trouvera que j'ai trop peu donné. Avant d'être oublié, sévèrement je serai jugé. Peu m'importe, si pour le peu que j'ai laissé, la pitié du Dieu très bon m'absout, — quand je mourrai.

Où que je repose, sous les épines, sous les roses, je vous attends, mon Père si tendre. Peu m'importe que je retourne en cendres ! Je vous verrai, — quand je mourrai !